6e Année. — N° 9. 5 Mai 1900.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard dans la correspondance, les lettres non personnelles doivent être adressées : à l'Administration du *Progrès Spirite*, 1, rue Oberkampf, à Paris.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE

OU FANTÔMES ET VOYANTS

Par MISTRESS CROWE (1).

Nous appelons toute l'attention de nos lecteurs sur ce très important ouvrage qui vient d'être traduit de l'anglais, mais qui fut publié il y a plus de cinquante ans, à une époque où le *Livre des Esprits* était encore loin de faire son apparition.

Nous avons été surpris et charmé en le lisant. C'est un récit de faits, qui prouve l'âme, son immortalité, la communication normale entre les incarnés et les désincarnés. C'est aussi une œuvre doctrinale, où la philosophie et la morale découlent naturellement des faits observés.

Presque tous les phénomènes spirites y sont étudiés, avec ampleur et conscience. Il y est question — sous d'autres noms, mais qu'importe ! — du périsprit, du dédoublement de l'être humain pendant la vie corporelle, de la médiumnité en général, de l'état de trance, des avertissements par rêves, des pressentiments, des maisons hantées, des apparitions de formes lumineuses d'Esprits désincarnés, de la possession, etc. Voilà, certes, un programme bien complètement spirite, et cela avant que le Spiritisme fût connu sous ce nom.

Il y a beaucoup à retenir de ce volume intéressant et instructif. Nous y reviendrons pour citer des faits importants, bien observés, qui prouvent, autant que les faits actuels, la persistance du *moi conscient* après la mort corporelle.

De nos jours, on trouve encore de prétendus savants qui haussent les épaules au récit de nos expériences ! Or, voilà une femme de cœur, de courage et de talent qui, il y a plus d'un demi-siècle, exposa sous presque toutes ses faces le phénomène spirite, et sut en dégager une philosophie consolante et vraie. Comme la lumière est lente à percer les ténèbres de l'ignorance ! Eh quoi ! depuis cinquante ans, un tel exposé des phénomènes spirites existait, et les incrédules continuaient à rire des rapports indéniables entre le monde visible et le monde invisible ?... Il a fallu un penseur, un logicien comme Allan Kardec, pour condenser de nouveau les faits médianimiques, les coordonner avec une méthode parfaite, et en tirer l'admirable enseignement philosophique qui doit régénérer la conscience humaine.

Aujourd'hui, cependant, le Spiritisme ne peut plus être nié et il ne peut guère être combattu que par l'ignorance ou la mauvaise foi. Le temps a marché depuis que Mrs. Crowe (déjà bien connue par ses œuvres littéraires) eut la généreuse hardiesse — puisée dans le sentiment du devoir et l'amour de la vérité — d'éclairer ses contemporains sur le problème troublant de la mort et les perspectives sans fin de l'Au-delà.

Mais, si de nombreux écrivains ont projeté, depuis, une intense lumière sur ce que Mrs. Crowe appelait *Les Côtés obscurs de la*

(1) Un vol. in-8 de 500 pages : 5 francs. En vente au bureau du *Progrès Spirite*.

Nature, nul ne l'a fait peut-être dans un esprit plus philosophique et plus attrayant. Et si nous tenons compte des difficultés et des haines qu'a dû rencontrer l'auteur sur sa route, à une époque où les phénomènes spirites étaient encore considérés comme du charlatanisme ou de la sorcellerie, nous sentons naître en nous une réelle affection, jointe à une profonde reconnaissance, pour cet auteur distingué qui a si judicieusement ouvert la voie où devaient s'engager, avec plus de facilité et moins de mérite que lui, les nombreux pionniers du *Spiritualisme moderne.*

A. LAURENT DE FAGET.

ESPRITS SOUFFRANTS

LE CHATIMENT

Exposé général de l'état des coupables à leur entrée dans le monde des Esprits, dicté à la Société Spirite de Paris, en octobre 1860.

Les Esprits méchants, égoïstes et durs, sont, aussitôt après la mort, livrés à un doute cruel sur leur destinée présente et future; ils regardent autour d'eux, ils ne voient d'abord aucun sujet sur lequel puisse s'exercer leur méchante personnalité, et le désespoir s'empare d'eux, car l'isolement et l'inaction sont intolérables aux mauvais Esprits; ils ne lèvent pas leurs regards vers les lieux habités par les purs Esprits; ils considèrent ce qui les entoure, et, bientôt frappés de l'abattement des Esprits faibles et punis, ils s'attachent à eux comme à une proie, s'armant du souvenir de leurs fautes passées, qu'ils mettent sans cesse en action par leurs gestes dérisoires. Cette moquerie ne leur suffisant pas, ils plongent sur la terre comme des vautours affamés; ils cherchent, parmi les hommes, l'âme qui ouvrira un plus facile accès à leurs tentations; ils s'en emparent, exaltent sa convoitise, tâchent d'éteindre sa foi en Dieu, et lorsque enfin, maîtres d'une conscience, ils voient leur proie assurée, ils étendent, sur tout ce qui approcha leur victime, la fatale contagion.

Le mauvais Esprit qui exerce sa rage est presque heureux; il ne souffre que dans les moments où il n'agit pas, et dans ceux aussi où le bien triomphe du mal.

Cependant les siècles s'écoulent; le mauvais Esprit sent tout à coup les ténèbres l'envahir; son cercle d'action se resserre; sa conscience, muette jusqu'alors, lui fait sentir les pointes acérées du repentir. Inactif, emporté par le tourbillon, il erre, sentant, comme dit l'Ecriture, le poil de sa chair se dresser de frayeur; bientôt un grand vide se fait en lui, autour de lui; le moment est venu, il doit expier; la réincarnation est là, menaçante; il voit, comme dans un mirage, les épreuves terribles qui l'attendent; il voudrait reculer, il avance et, précipité dans le gouffre béant de la vie, il roule effaré jusqu'à ce que le voile de l'ignorance retombe sur ses yeux. Il vit, il agit, il est encore coupable; il sent en lui je ne sais quel souvenir inquiet, quels pressentiments qui le font trembler, mais ne le font pas reculer dans la voie du mal. A bout de forces et de crimes, il va mourir. Etendu sur un grabat, ou sur son lit, qu'importe! l'homme coupable sent, sous son apparente immobilité, se remuer et vivre un monde de sensations oubliées. Sous ses paupières fermées, il voit pointer une lueur, il entend des sons étranges; son âme, qui va quitter son corps, s'agite impatiente, tandis que ses mains crispées essayent de s'accrocher aux draps; il voudrait parler, il voudrait crier à ceux qui l'entourent : Retenez-moi! Je vois le châtiment! Il ne le peut; la mort se fixe sur ses lèvres blêmies, et les assistants disent : Le voilà en paix!

Cependant il entend tout; il flotte autour de son corps, qu'il ne voudrait pas abandonner; une force secrète l'attire; il voit, il reconnaît ce qu'il a déjà vu. Eperdu, il s'élance dans l'espace où il voudrait se cacher. Plus de retraite! plus de repos! d'autres Esprits lui rendent le mal qu'il a fait, et châtié, raillé, confus à son tour, il erre, et il errera jusqu'à ce que la divine lueur glisse dans son endurcissement et l'éclaire, pour lui montrer le Dieu vengeur, le Dieu triomphant de tout mal, qu'il ne pourra apaiser qu'à force de gémissements et d'expiations.

GEORGES.

Jamais tableau plus éloquent, plus terrible et plus vrai n'a été tracé du sort du méchant; est-il donc nécessaire d'avoir recours à la fantasmagorie des flammes et des tortures physiques?

NOVEL

(L'Esprit s'adresse au médium, qui l'avait connu de son vivant.)

Je vais te raconter ce que j'ai souffert quand je suis mort. Mon Esprit, retenu à mon corps par des liens matériels, a eu grand'peine à s'en dégager, ce qui a été une première et rude angoisse. La vie que j'avais quittée à vingt-quatre ans était encore si forte en moi que je ne croyais pas à sa perte. Je cherchais mon corps, et j'étais étonné et effrayé de me voir perdu au milieu de cette foule d'ombres. Enfin la conscience de mon état, et la révélation des fautes que j'avais commises dans toutes mes

incarnations, me frappèrent tout à coup; une lumière implacable éclaira les plus secrets replis de mon âme, qui se sentit *nue*, puis saisie d'une honte accablante. Je cherchais à y échapper en m'intéressant aux objets nouveaux, *et pourtant connus*, qui m'entouraient; les Esprits radieux, flottant dans l'éther, me donnaient l'idée d'un bonheur auquel je ne pouvais aspirer; des formes sombres et désolées, les unes plongées dans un morne désespoir, les autres ironiques ou furieuses, glissaient autour de moi et sur la terre à laquelle je restais attaché. Je voyais s'agiter les humains dont j'enviais l'ignorance; tout un ordre de sensations inconnues, *ou retrouvées*, m'envahirent à la fois. Entraîné comme par une force irrésistible, cherchant à fuir cette douleur acharnée, je franchissais les distances, les éléments, les obstacles matériels, sans que les beautés de la nature ni les splendeurs célestes pussent calmer un instant le déchirement de ma conscience, ni l'effroi que me causait la révélation de l'éternité. Un mortel peut pressentir les tortures matérielles par les frissons de la chair, mais vos fragiles douleurs, adoucies par l'espérance, tempérées par les distractions, tuées par l'oubli, ne pourront jamais vous faire comprendre les angoisses d'une âme qui souffre sans trêve, sans espoir, sans repentir. J'ai passé un temps dont je ne peux apprécier la durée, enviant les élus dont j'entrevoyais la splendeur, détestant les mauvais Esprits qui me poursuivaient de leurs railleries, méprisant les humains dont je voyais les turpitudes, passant d'un profond accablement à une révolte insensée.

Enfin tu m'as appelé, et pour la première fois un sentiment doux et tendre m'a apaisé; j'ai écouté les enseignements que te donnent tes guides; la vérité m'a pénétré, j'ai prié; Dieu m'a entendu; il s'est révélé à moi par sa clémence, comme il s'était révélé par sa justice.

NOVEL.

(*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme*, par ALLAN KARDEC, pages 306 à 309.)

LA MÉDIUMNITÉ DE M[rs] PIPER

(*Suite*) (1)

« ... C'est par centaines que des visiteurs importants affluèrent chez Mrs. Piper, en Angleterre comme en Amérique, — car la « Société des recherches psychiques » la fit venir à Londres pour l'observer. Souvent, comme pour écarter la supposition d'une transmission de pensée, ce n'est pas le mort demandé qui vient, mais un autre pressé et inquiet — presque oublié, mais non oublieux... »

M. Jules Bois rappelle que le professeur Myers, de Cambridge, ainsi que les autres membres de la *Society for psychical research*, comme M. William Games, le professeur Lude, le D[r] Hodgson, le D[r] Mewbold, Podmore et tant d'autres, ont été convaincus des réelles facultés de Mrs. Pipers. C'est le professeur Myers qui, « dans le jardin de son charmant cottage à Cambridge, à propos de ces phénomènes troublants », lui disait, au cours d'une causerie :

« La question de la survivance de l'âme entre désormais dans le domaine expérimental. Elle ne relève plus de la philosophie (1), mais de la science. »

D'autres, parmi les simples chercheurs, ont certainement dit la même chose avant M. Myers; mais le symptôme important est dans la qualité reconnue à l'éminent professeur et à ceux de ses collègues dont il était ainsi l'interprète.

Et c'est le professeur Lodge qui disait, les yeux vers le ciel, où les étoiles se levaient et où « Mars rougeoyait » :

« Les astronomes commencent à entrevoir la possibilité de communiquer avec les habitants de Mars. Peut-être les psychologues leur apprendront-ils auparavant qu'il n'est pas nécessaire d'aller si loin, qu'autour de nous vivent des êtres inconnus et plus chers avec qui une conversation deviendra possible. »

(*L'Humanité Intégrale*.)

(1) Voir notre numéro du 20 avril.

(1) Dire plutôt que la survivance de l'âme ne relève plus de la SEULE philosophie, mais *aussi* de la science.

INCIDENTS DE L'EXISTENCE DES QUAKERS

(*Société des Amis*)

Par W. ILFRACOMBE

En mars 1896, deux articles parurent dans le *Light* sous l'intitulé ci-dessus. Depuis lors, beaucoup d'exemples de ce fait que les « Amis » (quakers) possèdent souvent des dons psychiques, sans toutefois les connaître sous ce nom, sont venus à ma connaissance, qui pourront avoir peut-être de l'intérêt pour les lecteurs du *Light*.

Ce qui suit est extrait de l'*Annual Monitor*, petit volume publié par les « Amis », dans lequel sont données la liste des morts de l'année, parmi les « Amis » de la Grande-Bretagne, et une courte biographie des membres les plus éminents. L'année dernière, fut publié en appendice ce récit de

William Ditzler, d'après un mémoire américain :

« Pendant qu'il était assis un jour devant le large foyer, il vit le panorama, comme il l'appelle, de son histoire pour le demi-siècle à venir. Il lui sembla partir, laissant de côté ses béquilles, et quitter la maison de son père pour voyager seul sur des routes inconnues, vers une grande ville qui lui apparut clairement, avec ses nombreuses rues, ses maisons et ses clochers, où il devait résider, allant et venant comme ministre de l'éternel Evangile. Tout cela lui parut moins que croyable, de sorte que (dans son idiome allemand) il s'écria : « C'est impossible! c'est impossible! »

« A l'époque où William Ditzler eut cette vision, il n'avait pas entendu parler des « Amis », mais ensuite il devint membre et ministre de la Société.

« Pendant qu'il était en train de prêcher aux prisonniers de Reading, en Pensylvanie, où étaient aussi présents plusieurs hommes et femmes de la ville, il tenta d'employer son expression habituelle : « Mes frères et mes sœurs » : mais il sentit un arrêt dans son esprit, avant d'arriver au mot « sœurs ».

« Par exemple, presque à la fin, il réussit à dire : « Mes frères et ma sœur », étant empêché par le même obstacle de prononcer le mot « sœurs » au pluriel. A la fin de la réunion, plusieurs personnes qui savaient (ce qu'il ignorait) que, parmi les quatre cents auditeurs, entre lesquels se trouvaient quelques femmes, il n'y avait qu'un seul prisonnier féminin, lui exprimèrent leur admiration pour avoir observé la vérité. Sa seule explication fut que c'était simplement l'intuition de son guide.

« Une autre fois, durant une partie d'un été, pendant que son contremaître était allé dîner, il se sentit attiré de jour en jour à aller à un pupitre au fond du magasin, et là, à une fenêtre ouverte, à lire tout haut des passages de la Bible. Cela semblait pour lui un singulier procédé : il ne l'avait jamais fait auparavant, et ne le fit jamais de nouveau. Plusieurs semaines après, un ministre épiscopal très connu entra dans la chambre de William et l'informa qu'il avait été l'instrument de salut d'une de ses paroissiennes. William ne savait ni comment ni quand. « N'aviez-vous pas l'habitude, l'été dernier, dit le visiteur, de lire tout haut, à votre fenêtre sur la cour, des passages des saintes Ecritures ? — C'est vrai, répondit-il. — Oui, répliqua le ministre, et il y avait dans l'une des chambres de l'étage au-dessus une jeune femme mourant de langueur, avec laquelle toutes mes peines pour ramener son cœur à Dieu étaient sans effet. A la longue, elle entendit votre voix résonner dans l'air en des passages de l'Ecriture. De jour en jour, elle écouta attentivement vos lectures de la Bible..... et elle mourut dans la paix de l'amour réparateur. »

L'incident ci-dessus m'en rappelle un de la vie de Stéphen Grellet. Suivant ce qu'il croyait être une direction divine, il prêchait une fois, en Amérique, dans une espèce de cabane qui semblait être vide, endroit où il était porté à aller, quoique ce fût au fond de la forêt, et à plusieurs milles d'où il résidait. Il s'étonnait beaucoup de ce qu'il fût forcé de faire une chose aussi étrange. Des années après, il fut accosté à Londres par un homme qui lui dit qu'il était là à l'époque, mais qu'il se cachait parce qu'il ne savait pas qui était l'étranger. Ce sermon, dit-il, fut pour lui le moyen de réformer une vie mauvaise, et, maintenant, il était ministre de Dieu.

De bonne heure dans sa vie de missionnaire, Stephen Grellet eut la forte impression qu'il y avait quelque service religieux auquel il était appelé, mais « il fut troublé, parce qu'il ne pouvait pas voir où serait ce service religieux, jusqu'à ce qu'il apprît que John Hall, ministre d'Angleterre, se trouvait en chemin pour l'Amérique. Alors il sentit immédiatement par intuition que ce serait comme son compagnon qu'il devrait partir. Lorsque John Hall le rencontra, il le prit par la main, et lui dit qu'il était l'homme même que, lorsqu'il était en mer, il avait vu dans une vision spirituelle comme la personne désignée pour être son compagnon. Ainsi, tous deux étaient préparés l'un pour l'autre, durant des voyages de milliers de milles, séparément.

« Pendant qu'il était engagé à New-Jersey, en 1798, la fièvre jaune faisait rage à Philadelphie. Assis seul dans une chambre, sa pensée reportée devant le Seigneur, Stéphen Grellet fut soudainement saisi d'une violente douleur, et une voix sembla lui dire : « C'est ainsi que sont affligés ceux qui sont saisis de la fièvre jaune. Tu dois retourner à la ville soigner les malades et c'est ainsi également que la maladie te prendra. » Son âme répondit : « Ta volonté soit faite ! » et la douleur disparut.

Partant immédiatement pour la ville éprouvée, il se dévoua aux malades et aux mourants; mais, après quelques jours, il fut pris par la fièvre; il arriva si près de la mort qu'un cercueil fut commandé, et que l'on inscrivit « un quaker français » sur la liste quotidienne des victimes. Il était, toutefois, entièrement conscient encore, et

s'était tourné de côté, car il croyait mourir, se sentant déjà entouré par la céleste présence des hôtes angéliques, lorsqu'un doux mais puissant langage sembla déclarer dans son cœur : « Tu ne mourras pas, mais tu vivras : ton œuvre n'est pas encore accomplie. » Alors les « quatre coins de la terre par-dessus les mers et les contrées lui furent ouverts », où il aurait à travailler pour le service de l'Evangile du Christ, et en peu de jours il se rétablit. »

Beaucoup d'exemples sont donnés de la manière dont il fut protégé par un pouvoir spirite, durant ses voyages en Europe : une lumière lui indiquait les sentiers qu'il devait prendre, ou la ville qu'il devait visiter, et un nuage, ceux qu'il devait éviter. De cette manière il échappa aux complots formés contre lui par les prêtres en France. Lorsqu'il était à Genève, il se trouvait une fois dans une grande société, lorsqu'il ressentit fortement l'impression qu'il y avait quelqu'un de présent qui méditait de commettre un suicide. Il plaida ardemment pour qu'il se désistât de son sombre projet. Il apprit ensuite qu'un homme avait assisté à la réunion, y entrant impulsivement lorsqu'il était déjà en chemin pour se noyer dans le lac, mais, par l'intermédiaire de Stéphen Grellet, il fut détourné de ce mauvais projet, et se réjouit ensuite dans la Foi chrétienne.

Les incidents suivants sont recueillis de *Musings and Memories*, livre publié par *The Tract Association of Friends*, des Etats-Unis :

« Un jour, Thomas Lee fut soudainement impressionné par la croyance qu'il devait aller à la maison d'un voisin allemand ; quoiqu'il hésitât devant une requête si inutile et si inattendue, autant que la raison humaine pouvait l'approfondir, il ne put, pour la paix de son esprit, se refuser à obéir à l'appel. Comme il se hâtait d'obéir à la direction intérieure, il perçut que son voisin et plusieurs ouvriers étaient à travailler dans une carrière près de là, et que le banc au-dessus d'eux, lourdement chargé de roches, allait tomber, et devait, s'ils demeuraient où ils étaient, les écraser inévitablement. Elevant la voix très fort, il réussit à attirer leur attention sur le banc branlant et ils s'en éloignèrent vivement pour sauver leur vie. Tous échappèrent à la masse croulante sauf un, qui, quoiqu'il ne fût pas atteint par les pierres, fut enseveli à une profondeur de plusieurs pieds dans le sol plus léger du dessus. Mais il fut bientôt délivré et n'était pas sérieusement blessé. » Des incidents pareils à ceux-là font qu'on s'étonne comment il se fait que des avertissements à propos seraient donnés à quelques favorisés, tandis que d'autres sont destinés, en apparence, à périr. Mais il se peut que, dans ces temps de précipitation, *nous ne fassions pas suffisamment attention aux avertissements lorsqu'ils sont donnés, ou que nous ne nous souvenions que trop tard que si la première impulsion avait été suivie, tout se serait bien passé.* Il n'est pas rare qu'un message direct ait été donné dans une assemblée des « Amis », et d'une nature si nette qu'aucun doute ne pouvait être ressenti quant à son origine spirituelle. L'incident suivant explique cela :

« Un individu qui possédait quelques terres dans la partie méridionale de la ville de Philadelphie, il y a un grand nombre d'années, emprunta 5.000 dollars pour les améliorer ; sur ce montant, 3.000 dollars étaient prêtés par une connaissance riche, et 2.000 dollars par une compagnie d'assurances. Avant que son amélioration préméditée eût produit quelque résultat profitable, arriva la crise financière qui termina la guerre poursuivie contre la Banque des Etats-Unis. Ce fut un temps de pertes pécuniaires et de banqueroutes, dans lequel beaucoup de négociants comparativement opulents payèrent 1 0/0 par jour pour acquitter les notes dues, afin que leurs noms ne fussent pas, en langage commercial, déshonorés. Durant cette époque de détresse et de panique commerciales, comme ce débiteur se promenait dans la rue, il vit son principal créancier de l'autre côté du chemin qui lui faisait signe, et qui l'informa qu'il avait besoin des 3.000 dollars pour midi, le lendemain. Le pauvre homme fut tellement frappé de panique par cette annonce soudaine qu'il put à peine tenter de dire quelque chose, quoiqu'il ne pût percevoir aucun moyen par lequel il eût quelque possibilité de trouver l'argent. Son bien réel, à une époque comme celle-là, pouvait difficilement être vendu, ou, s'il l'était, il ne produirait pas la moitié de l'argent emprunté qu'il y avait dépensé, et il ne pouvait voir que la détresse et la ruine devant lui. Il retourna chez lui dans l'affliction et, là, il trouva un agent de la compagnie d'assurances, requérant le retour immédiat des 2.000 dollars. Cela parut combler la coupe de son affliction. Son cas semblait pénible ; il n'était pas entré dans d'extravagantes spéculations au risque de la propriété d'autrui ; il avait tâché d'agir avec prudence ; mais il était arrivé pour le monde commercial une phase qui ne pouvait presque avoir été prévue. Il passa une douloureuse nuit, et, dans ses rêveries sans sommeil, il essaya de penser à quelque plan pour suggérer à son principal

créancier d'être amené à lui accorder plus de temps.

« C'était à présent le cinquième jour au matin (un jeudi), et comme midi était l'heure fixée pour rencontrer le créancier, il résolut d'assister à une réunion des « Amis », Fourth Arch street, car il savait bien qu'à l'heure de l'affliction il n'y a aucune consolation pareille à celle que produit la présence réconfortante de notre cher Sauveur... Comme il s'asseyait en silence, le cœur alourdi par le poids accablant de ses troubles extérieurs, John Letchworth, un estimable ministre de la Société, se leva et, s'adressant à quelqu'un se trouvant dans des difficultés pécuniaires spéciales, employa brièvement le langage de l'encouragement en disant : « L'argent viendra avant que tu en aies besoin... » Après la réunion, il retourna chez lui et, prenant ensuite les notes qu'il avait préparées, il se rendit à la maison du riche créancier. Comme il s'enquérait de lui, grand fut son étonnement en recevant l'information que le matin même il était parti pour l'Europe. Il alla alors à son bureau d'affaires, où on lui dit : « Nous savons que vous lui devez de l'argent, mais vous pouvez prendre tout votre temps pour le payer. »

« Mais il restait encore 2.000 dollars à payer à la compagnie d'assurances. Dans l'après-midi, Thomas Stewardson vint lui rendre visite, et lui demanda: « Désires-tu emprunter 2.000 dollars? » Et, apprenant que tel était le cas, il lui tendit le montant. »

(*A suivre.*) (*Traduit de l'anglais.*)

POÉSIES D'UN JEUNE SPIRITE

Notre numéro du 20 février 1899 contenait une poésie de M. Francis Guiller, intitulée : *Mon Chien*. L'auteur avait alors un peu plus de quinze ans.

Il nous soumet aujourd'hui de nouveaux essais poétiques. Du petit bouquet qu'il nous envoie, détachons quelques fleurs.

C'est, d'abord, dans la *Ballade du Pauvre honteux*, les vers suivants :

« Je grelotte dans mon taudis,
Où la disette me tenaille;
Tous mes membres sont engourdis,
Et, seul encor, mon cœur tressaille.
J'ai vraiment l'air d'une canaille,
Et, pourtant, j'aime mon prochain.
Mais, quoique étant sans sou ni maille,
Je ne veux pas tendre la main! »

N'est-ce pas original?

Par antithèse, sans doute, le jeune poète passe, ensuite, à une pièce intitulée : *L'Avare*.

C'est l'avare qui :

« De ses longs doigts crochus saisit son or chéri,
Et, laid comme un démon, lui parle et lui sourit. »

Puis, viennent des notes douces :

L'AME SOEUR

« Je crois voir sans cesse une forme vague... »

LE POÈTE PAUVRE AUX OISEAUX

« O chers petits oiseaux du beau pays de France,
Vous qui chantez si bien l'amour et l'espérance,
J'aime entendre, le soir, votre frais gazouillis...

« Quand, sur les toits voisins de mon humble fenêtre,
Je vous vois folâtrer, paraître et disparaître,
Je me sens tout joyeux, et suis presque jaloux
De l'azur infini que Dieu créa pour vous.

« Les vastes champs de l'air s'ouvrent devant vos ailes.
Et pourtant, ô mignons, vous demeurez fidèles
A l'étroite chambrette où le pauvre rimeur
Pense aux choses du ciel, loin de toute rumeur. »

Après la douceur, la mélancolie :

Dans les *Plaintes du Poète pauvre*, on lit :

« ... personne n'a pansé
Avec un peu d'amour mon pauvre cœur blessé. »

Puis, tout à coup, une note bien triste :

LE COUVREUR

« L'homme, du haut d'un toit, vient de tomber soudain
Et, le crâne fendu, la poitrine écrasée,
Ayant le bras démis et la jambe brisée,
Respire faiblement, livide et l'œil éteint.

« ... Là-bas, dans le taudis qu'hélas! rien ne décore,
La femme du couvreur, ignorant tout encore,
Rit avec son enfant qui commence à parler. »

Le contraste n'est-il pas frappant?

La pitié du poète s'étend ensuite sur les animaux :

A UN CHIEN SANS MAITRE

« La rue est ton asile, et le trottoir ton lit,
Où tu ne peux dormir lorsque la froide bise
Souffle sinistrement sur toi, pauvre maudit
Avec qui pas un chien même ne sympathise.

« Quand de vils garnements te jettent des cailloux,
Tu ne te sauves pas, et pleures sans rien dire.
Tu vois tes frères gais, sans en être jaloux,
Et subis lentement ton dur et long martyre.

« Tout le monde te hait; personne ne te plaint.
Pas un seul être humain, hélas! ne te caresse,
Et ne veut de l'amour dont tu te sentais plein
Pour quiconque aurait eu pitié de ta détresse. »

N'y a-t-il pas, dans ce fragment, du cœur et de l'observation?

Le poète confie ensuite à *Une fleur champêtre* le secret de son âme. Cette âme,

« Elle désirerait être
Une fleur au doux parfum,
Et vivre en un lieu champêtre,
Loin de tout bruit importun. »

Mais, comme elle connaît déjà la souf-

france humaine et qu'elle espère en la vie future, elle en vient à chanter la mort :

« Sois bénie, ô mort! douce messagère
D'un Dieu juste et bon qui prend en pitié
Les pauvres humains, las de cette terre
Où l'on est parfois tant humilié...
... O Mort!
Toi qui dois un jour me donner des ailes,
Pour planer bien loin des choses mortelles! »

Nous avons dit que M. Francis Guiller est spirite.

Cueillons une pensée morale dans :

LA PRIÈRE D'UN GUEUX

« On rit de ma détresse, et moi, vieux vagabond,
Méprisé de chacun, *ayant grand froid dans l'âme*,
Je me dis quelquefois : « Oh! dois-je rester bon? »
Mais j'éloigne bientôt cette pensée infâme. »

On le voit, notre jeune poète ne manque pas de cordes à sa lyre. Quelques-unes ne vibrent pas encore pleinement, mais elles frémissent déjà, s'éveillant à l'harmonie. Nous augurons bien de l'avenir poétique de notre jeune ami, à qui nous souhaitons longue vie et succès, quoiqu'il dise aux oiseaux, prématurément :

« Et quand je serai mort, oh! venez sur ma tombe,
Venez, aussi légers que la neige qui tombe,
Et donnez un regret au doux rêveur qui dort
Sous un coin de ciel bleu, semé d'étoiles d'or. »

Pouvions-nous terminer par une citation plus poétique?

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Anniversaire d'Allan Kardec a Lyon.

Le Vice-Président de la *Société Fraternelle pour l'étude scientifique et morale du Spiritisme*, à Lyon, M. G. Toupet, veut bien nous adresser le compte rendu suivant, que nous nous empressons de publier :

En l'honneur du 31° anniversaire de la désincarnation du vénéré propagateur de la doctrine spirite, Allan Kardec, une conférence a eu lieu, le 1er avril, à la *Brasserie du Parc*, cours Vitton, 69, par le sympathique collaborateur de la *Paix Universelle* et auteur d'œuvres très appréciées des adeptes du Spiritisme, M. D. Metzger, venu exprès de Genève.

Le conférencier a développé son sujet : « L'Esprit de servitude et l'Esprit de liberté, au point de vue spirite », d'une façon magistrale.

C'est dans un langage énergique que l'orateur a montré la pensée emprisonnée par les dogmes et les vieux préjugés de l'Eglise catholique, asservissant les peuples à la papauté cupide.

Puis, vient l'Esprit de liberté. En quelques mots, *hélas! trop courts*, dans une improvisation d'une haute portée philosophique, l'orateur a démontré l'évolution de l'Esprit à travers les mondes, où la pensée est libre de toute entrave.

Ce langage, si vibrant d'indignation, d'une part, et d'admiration, de l'autre, a soulevé le nombreux auditoire qui n'a pas ménagé ses applaudissements à l'excellent orateur.

Malheureusement, le sujet si plein de vérité de cette belle conférence n'était pas absolument en rapport avec l'anniversaire d'Allan Kardec, qui fut un esprit à la fois ferme, libéral et tolérant; peut-être eût-il été préférable que l'orateur causât davantage sur le Spiritisme, au lieu de critiquer si longuement le Catholicisme.

A 6 heures, un banquet réunissait de nombreux convives en une agape fraternelle, sous la présidence de M. Reinier, président de la *Société spirite Lyonnaise*.

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés : au conférencier, dont tout le monde regrettait l'absence, et qui avait été obligé de repartir sitôt la conférence terminée; à M. Sausse, président de la *Société Fraternelle*, qui, étant en voyage, a passé quatorze heures en chemin de fer pour venir présider cette solennité.

La fête s'est terminée par un concert intime, puis l'on s'est séparé, emportant un bon souvenir de la franche cordialité qui n'a cessé de régner pendant le repas, se donnant rendez-vous pour l'année prochaine et formant des vœux pour la réussite du Congrès.

A l'issue de la conférence, une quête a été faite en faveur de l'œuvre des Vieillards Nécessiteux, qui a produit 41 fr. 30.

G. Toupet.

Les Congrès de philosophie, de psychologie et d'hypnotisme a l'Exposition Universelle de Paris.

Notre confrère Bouvéry, dans la *Paix Universelle* du 31 mars dernier, revient sur l'utilité qu'il y aurait pour le *Spiritualisme moderne* (spiritisme, théosophie, occultisme) d'être représenté aux trois congrès internationaux qui auront lieu au *Palais des Congrès de l'Exposition :*

1° *Congrès de la Philosophie*, qui se tiendra du 2 au 7 août;

2° *Congrès de la Psychologie*, qui se tiendra du 20 au 25 août;

3° *Congrès de l'Hypnotisme*, qui s'ouvrira le 15 août.

« Le but de ces congrès, ajoute notre confrère, vise tout particulièrement l'origine de la Vie, le problème de la finalité, le *Moi pensant* sous toutes ses formes, le rôle de la pensée, de la conscience à travers l'histoire, le problème du mal, etc., etc.

« Il y a là un programme non seulement de psychologie, mais de *psychisme* et de *philosophie* qui est toute une révolution dans l'attitude des corps savants, des philosophes. On dirait la *résurrection* du *Congrès spirite et spiritualiste* et du *Congrès du magnétisme humain* tenus en 1889, mais sous des noms différents... Il est donc d'un intérêt capital pour notre belle cause qu'elle y soit directement représentée par un groupe de quelques hommes autorisés par leur sagesse et leur savoir. De ce débat sortira fatalement toute une évolution nouvelle et *officielle* dans l'étude des *questions psychiques et philosophiques.* »

Nous applaudissons de tout cœur à l'initiative de M. Bouvéry, et demandons, comme lui, qu'un groupe d'hommes compétents puisse être délégué auprès des divers Congrès dont il vient d'être question. L'intérêt de notre chère cause nous paraît l'exiger absolument. (N. D. L. R.)

L'AME DANS LES RÊVES.

Un correspondant du *New York Mail and Express* disait récemment :

« En parlant des rêves qui se réalisent, les journaux publiaient, il y a quelques jours, une étrange mais véridique histoire de Mme Malloney, de West New-York (New-Jersey). Dans un rêve, elle vit son fils entraîné sous les roues d'un train de chemin de fer. La vision fut si vive et agit tellement sur elle qu'elle s'élança dans la nuit sur la voie, et y trouva mort écrasé le corps de son fils.

« Quand je lus cet incident, il m'en rappela un du même genre, mais plus remarquable encore, lequel me fut rapporté par une dame bien connue de cette ville, qui passe beaucoup de son temps à l'étranger. « Il y a plusieurs années, me dit-elle, je résidai quelques semaines à Paris, accompagnée de ma femme de chambre, qui était à mon service depuis plusieurs années. Un matin, elle vint à moi, les yeux rouges d'avoir pleuré, et je lui demandai quelle peine elle avait. Elle me répondit que sa mère était morte la nuit précédente à Philadelphie. « Comment pouvez-vous savoir cela? lui demandai-je. — Durant la nuit, m'expliqua-t-elle, ma mère m'est apparue en rêve, et m'a dit qu'elle venait de mourir. Je l'ai vue aussi distinctement que je vous vois, et je sais qu'elle est morte. » J'étais attachée à cette fille qui m'avait fidèlement servie; aussi, l'ayant assurée que c'était sottise de croire aux rêves, je lui promis que, pour la convaincre que sa mère était vivante, j'enverrais un cablogramme d'enquête à Philadelphie. Je le fis, et la réponse arriva que sa mère était vivante et bien portante. Quelques mois plus tard, nous retournâmes en Amérique, et, me laissant à New-York, ma femme de chambre alla jusqu'à Philadelphie pour voir ses parents. Et que pensez-vous qu'elle découvrit? Eh bien! elle découvrit que *sa mère était morte dans la nuit même de son rêve* et que, lorsqu'elle sentit que sa fin approchait, elle fit promettre à sa famille qu'on ne ferait pas connaître sa mort à sa fille, à Paris. « *Je la lui dirai moi-même*, dit la mère; *mais si vous câbliez ou lui écriviez, elle pourrait quitter sa maîtresse et revenir à la maison, et je désire lui épargner ce voyage inutile.* — En conséquence, expliqua la famille à ma femme de chambre, lorsque votre maîtresse envoya le message par câble, nous sentîmes que l'obligation d'accomplir le vœu de votre mère exigeait que nous dissions un mensonge. » Cette histoire, comme je l'ai relaté, est absolument vraie dans toutes ses particularités. »

(Traduit du *Light.*)

UNE MAISON HANTÉE.

On écrit de Verviers à l'*Etoile Belge* :

« Il existe au hameau de Stockem, non loin de la frontière allemande, une maison à deux étages construite depuis plus d'un siècle et qui jamais n'a été habitée un seul instant. Celui qui l'avait fait bâtir mourut le jour de son achèvement. Ses héritiers ne s'empressèrent pas de la rendre habitable en y faisant les travaux de dernière main.

« L'âme du mort fut irritée de cette indifférence; elle revint chaque nuit dans la demeure déserte. Et lorsque, plus tard, les héritiers se décidèrent à faire poser des vitres aux fenêtres, les mânes du mort, aigris par une rancune qui avait eu tout le temps de se développer, brisèrent impitoyablement les carreaux. Il en fut de même à chaque nouvelle tentative. L'âme courroucée et implacable régna seule dans ce domaine, s'amusant à terrifier la contrée.

« Depuis plus de cent ans, la construction est déserte et inachevée. Le toit, non entretenu, s'est effondré sous les coups de la pluie et du vent. »

Le Gérant : A. BOYER.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.